

texte

JOERI DE BRUYN

illustrations

DECOLONIZING.PS

Decolonizing architecture

© FRANCESCO MANTUZZI

Quel destin pour les colonies israéliennes et les bases militaires après le retrait des Israéliens? Première option: la destruction, soit par la colère des Palestiniens, soit par la politique de la terre brûlée des bulldozers israéliens. Seconde option: la réutilisation des habitations, des bases et autres infrastructures.

Les architectes Sandi Hilal, Alessandro Petti et Eyal Weizman choisissent une troisième voie: la transformation profonde de l'infrastructure et la rupture avec la logique de colonisation. En commençant par une plate-forme dédiée à 'la spéculation de papier', organisant d'innombrables expositions et conférences à travers le monde, elle se concrétise progressivement dans des projets architecturaux.

Base militaire, Oush Grab, Palestine



© MADAV HAREL

A+ s'est entretenu avec le 'decolonizing-architect' Alessandro Petti et le philosophe Lieven De Cauter, commissaire de l'exposition à Bozar.

A+ La plate-forme 'decolonizing architecture' est une œuvre d'architectes. Mais vous ne construisez pas. Votre pratique architecturale consiste principalement en des conférences et en l'organisation d'expositions dans le monde entier. Comment voyez-vous votre rôle d'architecte?

ALESSANDRO PETTI Faire de l'architecture, ce n'est pas seulement construire. L'architecture est un moyen qui permet d'examiner et d'interpréter les changements qui se produisent dans la ville et dans la société. Nous essayons de mettre à nu les aspects politiques et économiques de l'architecture. En Palestine – mais ailleurs aussi – le pouvoir utilise l'architecture et l'urbanisme comme instruments pour mettre en œuvre certaines idées politiques et géopolitiques. Pour paraphraser Carl Schmitt, il n'y a pas d'idées politiques sans référence à l'espace et inversement, il n'y a pas d'organisation spatiale qui ne réponde à une certaine idée de la politique. Dans notre travail, nous essayons, avec les moyens de l'architecture, de réagir contre cette logique. Non pas pour faire nous-mêmes de l'architecture qui sert traditionnellement le pouvoir, mais en utilisant en un certain sens la même stratégie que l'architecture de la colonisation, pour au contraire la déstabiliser.

LIEVEN DE CAUTER Votre travail est en premier lieu une analyse de l'architecture et de l'urbanisme de la colonisation. C'est un processus d'information qui génère de la connaissance. Pourtant, cela ne signifie pas qu'il n'y a pas de projets concrets. A Psagot, une

colline occupée juste en dehors de Ramallah, vous avez analysé la topographie, les constructions, leur implantation... Vous avez commencé à laisser courir votre imagination et à formuler des stratégies. Imaginer des projets c'est créer des possibilités pour l'imagination architecturale ou urbanistique. C'est précisément ce qui manque aux Palestiniens aujourd'hui. Les Palestiniens sont sur la défensive. Ils n'ont pas de réponse à l'occupation, ils sont à bout de souffle, ils ne peuvent que subir chaque nouvelle vague de tracasseries. En inventant des scénarios pour la décolonisation, il se crée un processus dans la communauté, avec les ONG, le pouvoir palestinien et les autorités locales.

ALESSANDRO PETTI A Psagot l'architecture sert à créer des possibilités. Le projet n'est pas seulement une critique sur la situation existante, il tente également d'intervenir dans la réalité de manière constructive et positive. Nous avons présenté nos plans lors de nos rencontres avec les habitants, les autorités communales et les ONG. Nous ne présentons pas nos plans comme étant la meilleure solution ou la meilleure façon de transformer l'un ou l'autre endroit, c'est tout simplement le point de départ d'un entretien sur la manière de transformer l'architecture de la colonisation. L'idée de transformer les colonies israéliennes est une idée étrange et nouvelle. La première réaction qu'elle déclenche est un sourire. Et ce sourire est le premier signe de la décolonisation. Nous interprétons ce sourire comme une réaction esthétique, une ouverture de l'imagination vers un autre avenir. Prendre son avenir en main exige un rôle actif, de la créativité et de l'imagination plus que de la contemplation. Nous essayons de faire de la place à ces idées, nous tentons de leur donner forme. Nous transformons l'espace vu comme instrument de guerre et de domination en ce qui, à l'opposé, deviendrait un espace où l'imagination a un vrai rôle à jouer, où pour la première fois on aurait le droit de prendre les choses en main afin de planifier son propre avenir.

LIEVEN DE CAUTER Il est frappant de constater que nous les Européens, nous soyons si mal informés sur la situation en Israël, à Gaza et en Cisjordanie. Nous entendons le président Bush qui parle d'une solution à deux Etats. Mais lorsque l'on regarde de plus près, on constate que la Cisjordanie n'est pas un territoire uniforme et homogène. La Cisjordanie n'existe pas, ou plus.

A+ Ajoutons que, depuis 1948 jusqu'à ce jour, les vraies frontières de la Palestine ne cessent de se déplacer.

ALESSANDRO PETTI En effet, la colonisation sioniste de la Palestine a commencé avant même la création de l'Etat d'Israël. Le Plan de

1948 Répartition de l'ONU

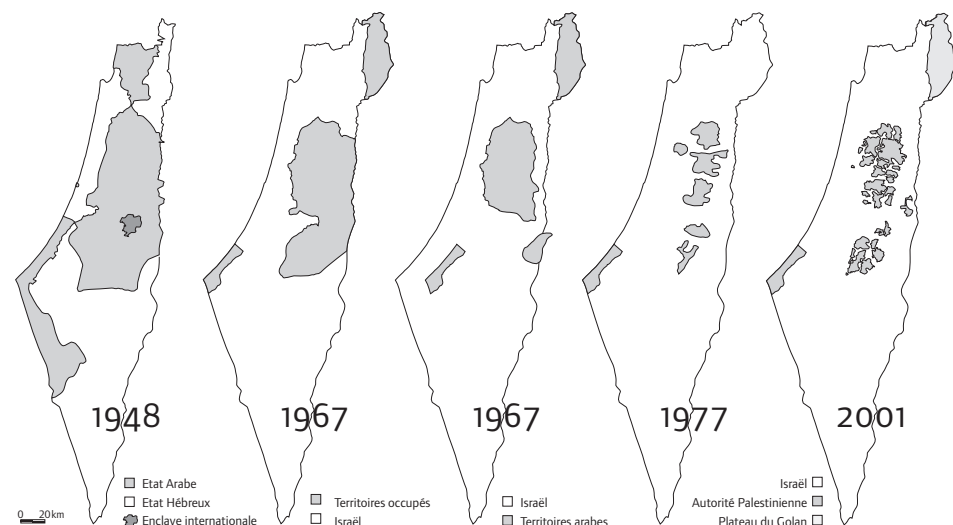
1967 Territoires occupés

1967 Plan Allon

1977 Plan 7 Etoiles

2001 Israël et

Autorité Palestinienne





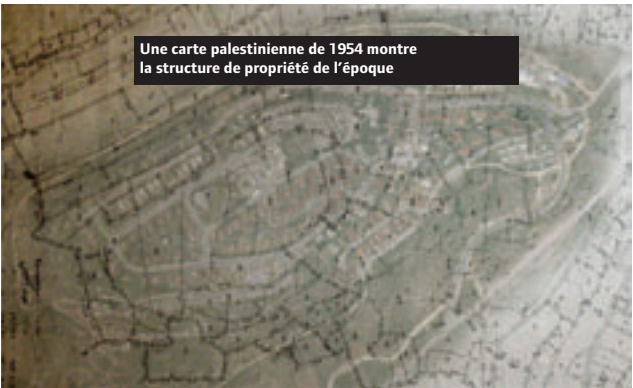
Les dix premiers centimètres de la surface du sol dictent la logique de fonctionnement et de l'idéologie



L'adoucissement de la surface donne à l'enclave un caractère public



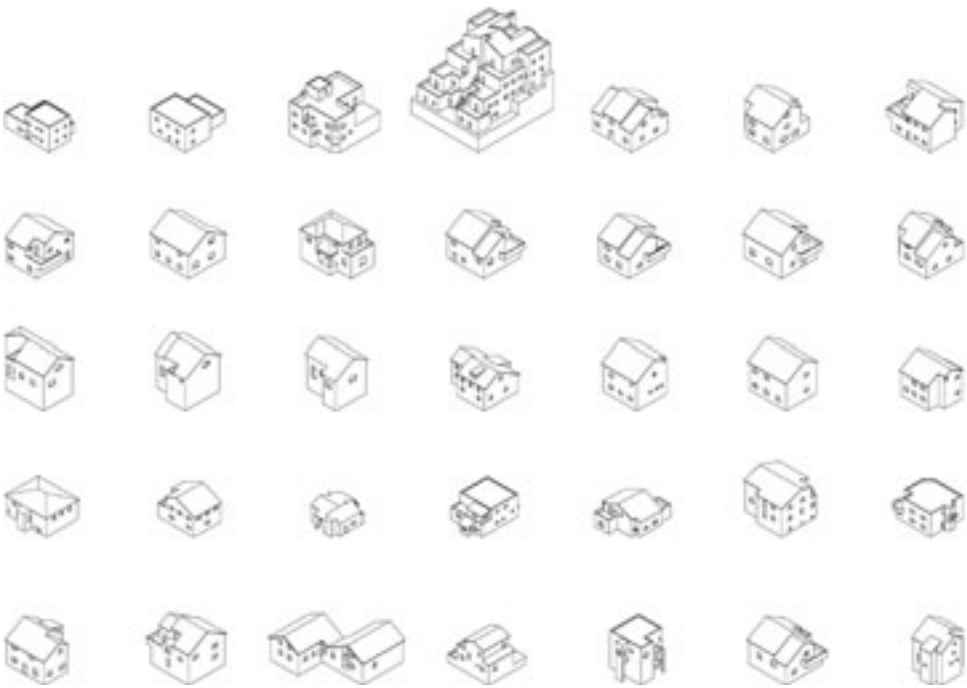
La ville évacuée est reliée au tissu urbain de Ramallah



Une carte palestinienne de 1954 montre la structure de propriété de l'époque

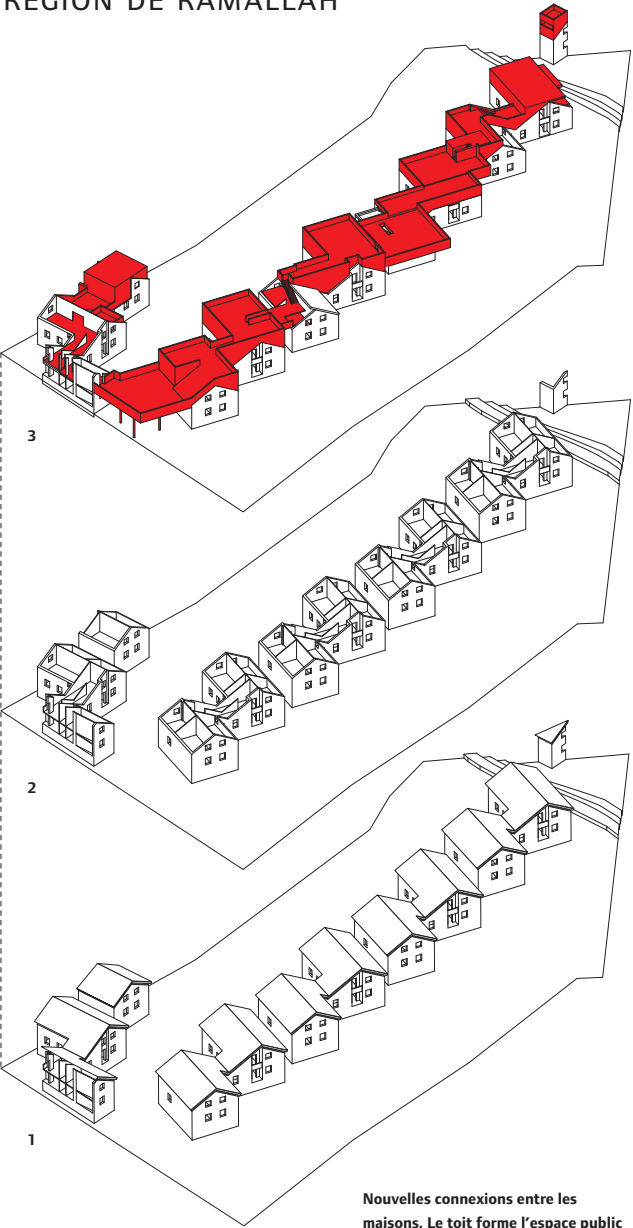


L'espace public de 1954 revêt maintenant une fonction publique



Typologies des logements en territoires occupés

LA COLONIE DE PSAGOT (JABEL TAWIL), REGION DE RAMALLAH

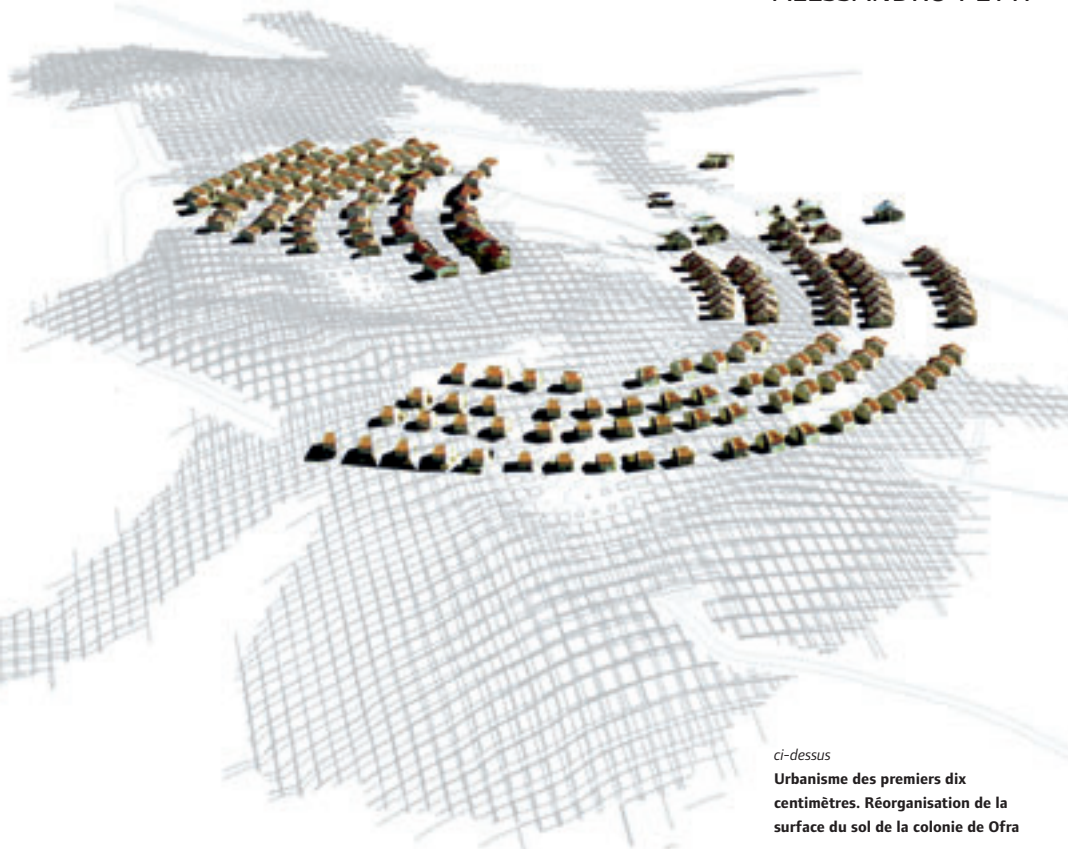


Nouvelles connexions entre les maisons. Le toit forme l'espace public

La colonie de Psagot est adossée à la colline de Jabel Tawil. A 900 mètres au-dessus du niveau de la mer, elle surplombe toute la région palestinienne. Avant l'occupation, c'était un espace de récréation ouvert où l'on pouvait échapper à la canicule en été. L'occupation a été solennellement inaugurée en 1981. Aujourd'hui, Psagot est une colonie religieuse de 1.700 habitants. La décolonisation utilise des stratégies diverses. En premier lieu, on enlève 10 cm de la surface du terrain (déblayage). L'infrastructure de sécurité et la division petit-bourgeois de la banlieue (routes, périphériques, trottoirs, jardins devant les maisons, distinction stricte entre le public et le privé) sont effacées, démolies ou cachées sous une nouvelle couche de terrain. Il se crée ainsi un seul grand espace collectif avec des maisons unifamiliales implantées de façon concentrique. Une carte datant de 1954, représentant les structures des propriétés de l'époque, est superposée à la carte de la colonie. Les frontières palestiniennes tracent des lignes au hasard, à travers le tissu de la banlieue des colonies, parfois même à travers les structures. Elles créent ainsi une nouvelle relation entre les maisons et les terrains. Les nouveaux liens entre les maisons forment de l'espace accueillant de nouvelles fonctions.

“La première réaction à nos plans est un sourire et ce sourire est le premier signe de la décolonisation. C’est une réaction esthétique, une ouverture de l’imagination vers un autre avenir, un avenir qu’on peut projeter soi-même.”

ALESSANDRO PETTI



ci-dessus
Urbanisme des premiers dix centimètres. Réorganisation de la surface du sol de la colonie de Ofra



partage des Nations unies prévoyait deux Etats, un Etat juif et un Etat arabe, avec Jérusalem comme capitale internationale partagée. En 1967, après la guerre israélo-arabe, Israël a occupé tout le territoire de la Palestine historique, y compris Jérusalem, la Cisjordanie, Gaza et le plateau du Golan. Aujourd’hui, on discute sur environ 20% de cette Palestine historique. La Cisjordanie fait partie de ces 20% et seul 40% de ce territoire est aujourd’hui sous autorité palestinienne.

A+ Non seulement le territoire se rétrécit mais, en regardant la carte, nous constatons qu’il se divise en petits îlots.

ALESSANDRO PETTI La Palestine dispose d’une quasi-souveraineté très complexe. Les accords de paix d’Oslo qui datent des années 1990 ont divisé les territoires occupés de la Cisjordanie en trois zones: A, B et C. De ce schéma, il reste aujourd’hui un groupe d’enclaves. Un des éléments les plus récents pour diviser le pays en différents morceaux est la construction du mur. A bien regarder l’implantation du mur, on comprend que l’intention n’est pas de créer une nouvelle identité géopolitique, ni d’assurer la sécurité. Le mur doit en premier lieu imposer une division physique et créer cinq grandes îles: Hébron, Bethléem, Jérusalem, Ramallah, Naplouse, Jenin et Jéricho. Les zones C, soit environ 60% de la Cisjordanie, font aujourd’hui intégralement partie d’Israël. En dehors du mur, le territoire est aussi divisé par les infrastructures: le réseau routier et les rocades. L’aménagement des infrastructures est sans doute encore plus significatif que la construction du mur. Elles séparent les occupations les unes des autres et par rapport au reste d’Israël, et coupent les liaisons entre les villes palestiniennes.

A+ Morceler le territoire est une stratégie de colonisation de grande envergure. A une échelle plus modeste, par exemple à Naplouse, Israël construit des colonies militaires sur une montagne qui domine la ville. De cette manière, on garde l’œil rivé sur tout et on peut rapidement envahir la ville.

ALESSANDRO PETTI La notion d’échelle est très intéressante et importante. Lorsque Lieven séjournait en Palestine, nous avons fait une promenade dans la ville historique de Jérusalem. La colonisation se déroule ici à échelle très réduite, à celle d’une habitation: les toits ou les étages des maisons palestiniennes sont occupés par des colonies. Le logement de Sharon est un exemple de colonisation verticale, il occupe le deuxième étage d’une maison située dans un quartier musulman. La colonisation dispose d’un spectre particulièrement large, allant de l’échelle d’un territoire à celle d’une seule maison.

LIEVEN DE CAUTER C’est incroyable: les Israéliens empilent des conteneurs sur le toit des bâtiments dans les quartiers palestiniens et ils vivent sur le toit. La colonisation à micro-échelle. Dans les rues, des filets pendent sous les conteneurs parce que les colonisateurs jettent leurs déchets en bas. Tout à fait choquant!

ALESSANDRO PETTI Aujourd’hui, on peut voir à Hébron à quel point la colonisation est violente, alors qu’à Jaffa la violence n’est plus visible. Jaffa ressemble à présent à un petit quartier arabe plutôt agréable de Tel-Aviv. Plus rien ne rappelle qu’avant 1948 Jaffa était un des centres urbains les plus importants de Palestine. Plus de trace de l’expulsion des habitants et de la destruction des maisons.

LIEVEN DE CAUTER C’est une stratégie visant à limiter les possibilités. Un Palestinien ne peut pas agrandir sa maison. Les centres-villes sont délimités pour qu’ils ne puissent pas s’étendre. L’axe Ramallah-Jérusalem Est-Bethléem pourrait devenir une importante agglomération économique et culturelle. Pour l’empêcher, on a d’abord implanté des colonies entre eux, ensuite des frontières, ensuite des check-points et enfin des murs. Toute la région est éclatée et la population fragmentée.

ALESSANDRO PETTI On tente de faire obstacle à la formation

Les colons
israéliens et
les activistes
palestiniens
occupent tour à
tour le site



LA BASE MILITAIRE D'OUSH GRAB, BEIT SAHOUR, REGION DE BETHLEEM



En mai 2006, l'armée israélienne a évacué le camp militaire d'Oush Grab. Il était situé stratégiquement sur la plus haute colline, proche de l'entrée sud de la ville palestinienne de Beit Sahour, dans la région de Bethléem. L'évacuation a été violente. Une nuit, des dizaines de chars ont pénétré avec fracas dans la ville et, le lendemain matin, le camp était vide. Quelques instants après, des Palestiniens se rendaient à la base pour prendre tout ce qui pouvait être recyclé. Sur la crête de la colline, au cœur de l'ancien camp, se trouvent plusieurs bâtiments en béton. Depuis l'évacuation, cette crête est le centre d'un jeu de chat



“Nous transformons un espace destiné à devenir un instrument de guerre et de domination en son contraire: un endroit où l’imagination a un rôle à jouer, où on peut faire des plans pour sa vie et son avenir.” ALESSANDRO PETTI

et de souris, entre colons juifs, militaires israéliens et organisations palestiniennes qui, tour à tour, veulent s’approprier le site. La décolonisation démarre avec des processus d’appropriation: la transformation du poste de guet, en tour d’observation pour amateurs de la nature, en lieu d’organisation pour un jeu de bingo, etc. Le projet de la décolonisation tente également de rendre la base militaire inutilisable en la perçant. Une autre manière d’intervenir sur la base est la transformation du paysage: les bâtiments sont en partie ensevelis sous les décombres de leurs propres fondations.



d’une agglomération palestinienne et on impose en même temps Ramallah comme seule capitale possible d’un Etat palestinien, dans l’espoir qu’on abandonne lentement mais sûrement l’idée de faire de Jérusalem Est la capitale de la Palestine. Israël paie pour faire de Ramallah un centre culturel et politique. C’est une manière d’étrangler Naplouse et Hébron. C’était une idée politique de plus pour laisser mourir ces centres palestiniens très importants, y compris Jérusalem Est, afin de créer un endroit totalement artificiel contrôlé par Israël avec l’aide d’une autorité palestinienne corrompue.

LIEVEN DE CAUTER ‘Tuer’ c’est le mot juste. J’en ai été témoin à Hébron. On peut vraiment tuer une ville. A Naplouse, ça passe par la destruction d’édifices historiques ou d’importance cruciale: on détruit ainsi l’identité collective, le moral d’un peuple. Une seconde façon de tuer une ville – Hébron est un cas extrême – est de l’enfermer, de l’étrangler. Il y a quinze ans, même cinq ans encore, le centre historique était une place de marché charmante, vivante, en partie couverte, une sorte de labyrinthe. Aujourd’hui, le quartier est mort. On en a fait des zones interdites et on bouche les rues avec des murs. Pour ‘protéger’ quelques centaines de colonisateurs, l’armée israélienne étrangle une ville de 400.000 habitants. A pleurer de colère! Il s’agit là de vrais ‘urbicides’. Les Israéliens bien-pensants n’en savent rien, car ils n’y mettent jamais les pieds.

A+ Il y a quelques années, Sharon a finalement entamé un plan de retrait. Des colonies à Gaza et certaines colonies de la Cis-jordanie ont été abandonnées.

ALESSANDRO PETTI Rappelons tout d’abord que Sharon a été le grand architecte de la colonisation, surtout lorsqu’il était ministre du Logement dans les années 1970. Il a été l’inventeur de la colonisation en masse dans les environs immédiats des villes palestiniennes. Aujourd’hui, le retrait de Gaza se fait pour des raisons militaires. Gaza mesure environ 5 km sur 20 km, un demi-million de Palestiniens y vivent aux côtés de seulement 4.000 occupants. Trop dangereux et trop cher à défendre.

A+ Lors de leur retrait, les Israéliens ont détruit leurs maisons. Pourquoi?

ALESSANDRO PETTI Israël a décidé de détruire ses colonies de peuplement comme il l’avait fait auparavant au Sinaï. La région est jusqu’à ce jour abandonnée. Les décombres rendent la terre inutilisable. Parfois les Israéliens détruisent toutes les maisons, à l’exception de la synagogue et de quelques édifices officiels. Un des bâtiments officiels a été transformé en université et est à nouveau utilisé. C’est un exemple positif d’utilisation de l’architecture.

A+ Et les synagogues?

ALESSANDRO PETTI Elles ont, bien entendu, été détruites par les Palestiniens. Cela fait évidemment partie du plan. Superbe image du point de vue journalistique: des Palestiniens en colère détruisant une synagogue. C’était planifié. L’image d’un Palestinien qui détruit ou barbouille une synagogue nous a incités à mettre le projet en route. Il attire l’attention sur le fait qu’en Palestine personne n’est prêt à réagir à un retrait éventuel. Personne n’est capable de dire comment transformer la région. Nous disons: ne détruisez pas la synagogue sinon nous ne pourrions plus en faire autre chose. Une mosquée... un musée... peu importe. Une maison ou autre chose. L’échec du moment nous a poussés à lancer le projet. Il n’y avait pas de plan, pas d’idée.

A+ Croyez-vous qu’un plan, une idée ou une vision soient en mesure d’arrêter la colère ou les réactions destructives?

ALESSANDRO PETTI Dans notre vocabulaire de la décolonisation, il y a un mot important: la rupture (break). Nous tentons de théoriser ce moment. Le moment viendra où les Palestiniens auront pour la première fois accès à ces lieux. C’est un moment violent, un moment de transgression. Lorsque nous avons mis en route

ce projet, en collaboration avec une ONG, ils nous ont demandé d'indiquer l'emplacement pour que la police palestinienne puisse le protéger contre les Palestiniens. Nous l'avons refusé: le danger de l'architecture 'décolonisatrice' est précisément de retomber dans la logique de la colonisation et d'utiliser les mêmes check-points, le même système de défense pour empêcher l'accès des Palestiniens. Avec des étudiants, nous avons cherché des stratégies pour éviter la destruction. Une première idée était d'inscrire des vers du Coran sur des bâtiments qui ne pouvaient être détruits. Un autre étudiant a suggéré d'entamer une campagne de communication pour convaincre les gens de ne pas rendre leur propre pays inutilisable. Nous essayons d'introduire des formes de reconsidération: l'occupation n'est pas que l'image de l'autre, c'est quelque chose qui a été construit avec une main-d'œuvre palestinienne. Prenez possession de ces maisons et transformez-les. Pourtant, il y aura toujours un moment où nous ne maîtriserons plus les événements. C'est la leçon que nous avons tirée du retrait du camp militaire Oush Grab près de Bethléem. Notre stratégie consiste à attendre, à ne démarrer le projet que quelques semaines ou quelques mois plus tard. Cette période doit être une sorte de fenêtre ouverte qui permet à tout le monde d'aller voir, de ressentir comment se déroulait la vie là-bas. Si vous interdisez l'accès, vous créez un traumatisme, ce qui revient à créer à nouveau une scission.

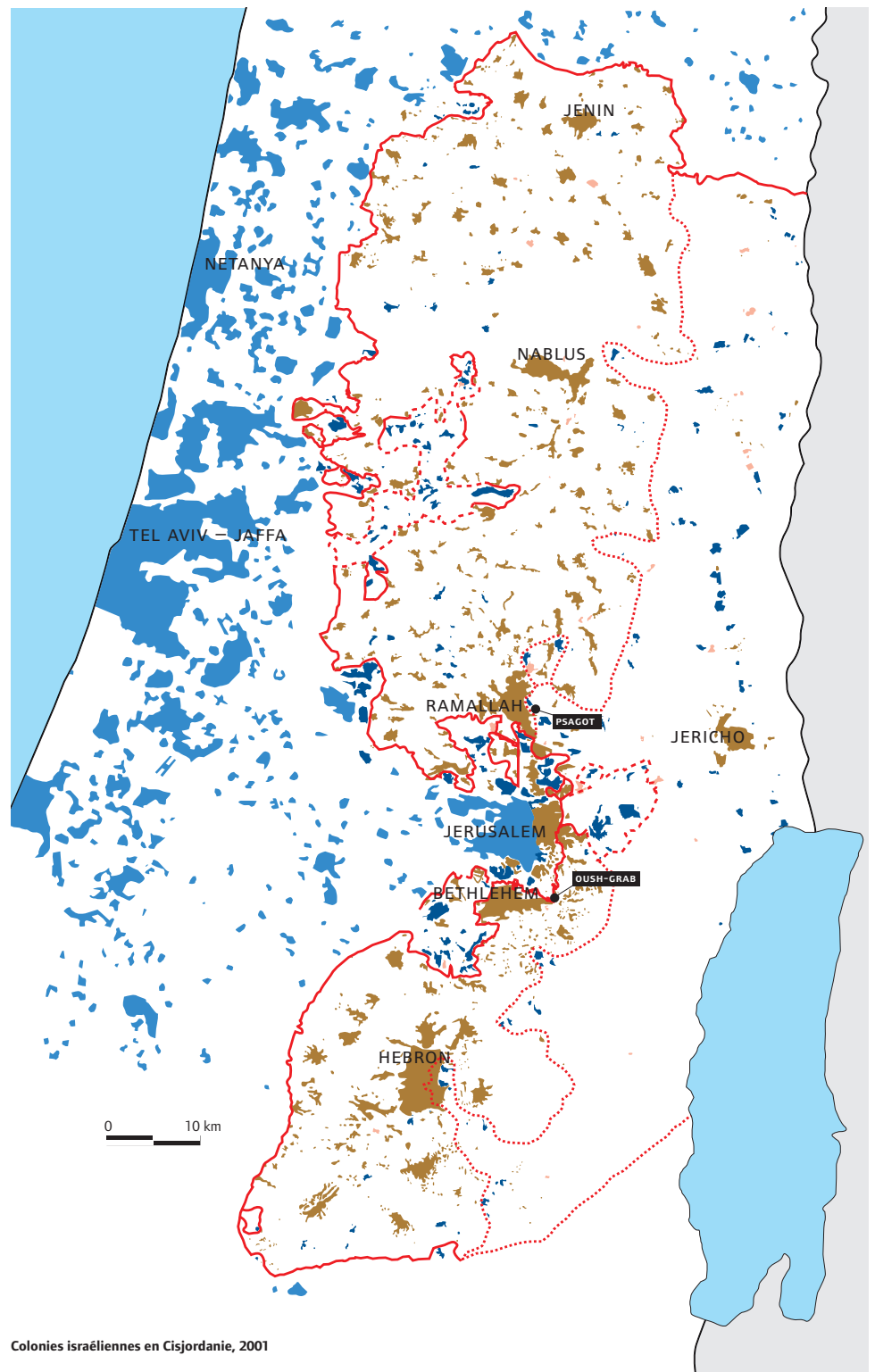
A+ Qu'est devenue cette base depuis?

ALESSANDRO PETTI Après son évacuation en 2006, une partie avait été détruite par les Palestiniens. Aujourd'hui nous essayons de transformer la base en parc public. Un poste d'observation par exemple peut être transformé en hutte d'observation des oiseaux pour les amis de la nature palestiniens. Ce sont là des interventions stratégiques absolument minimales. Nous ne voulons pas construire quelque chose de neuf, mais changer la structure du lieu. La seconde stratégie consiste en une présence quotidienne, nous assistons aux matchs de foot, nous faisons un tour de voiture dans les environs. Cela aussi sauvegarde l'espace et le préserve de la possibilité d'une recolonisation de la base. Si nous abandonnions le terrain, nous savons qu'il serait très difficile d'arrêter les colons et l'armée. Ces actions non violentes fonctionnent à condition que tous souhaitent sérieusement jouer le jeu. Un vendredi, nous avons organisé une partie de bingo. Nous avons nettoyé l'endroit, dressé des tentes, etc. Lorsque les soldats et les colons sont arrivés, ils étaient complètement déconcertés parce que nous ne recherchions pas la confrontation. Nous ne leur avons pas interdit l'accès, sur la tour militaire il était inscrit en grandes lettres 'bingo touché'. Le message était clair: si vous le souhaitez, vous pouvez jouer, ceci est un terrain public. Ils avaient complètement perdu

les pédales. Même les soldats ne disaient pas que nous devions arrêter et débarrasser le plancher. Pour eux c'était un choc, ils ne savaient pas quoi faire de nous.

LIEVEN DE CAUTER C'est ce type de stratégie qui rend le projet de la 'Decolonizing Architecture' intéressant. Outre les propositions architecturales virtuelles pour la transformation de Psagot, le deuxième site, le camp militaire de Oush Grab est un 'reality check', un véritable théâtre d'opérations entre, d'une part, les habitants et les activistes et, d'autre part, les colons escortés par l'armée israélienne. Une architecture minimale, sous la forme de peintures murales et d'événements ludiques, peut faire la différence. Cependant, la lutte pour la décolonisation de l'architecture de l'occupation israélienne n'est pas gagnée, loin de là. Mais l'imagination architecturale peut contribuer à cette lutte.

-  Trajectoire existante 'security fence'
-  Trajectoire projetée 'security fence'
-  Villes sous l'Autorité Palestinienne
-  Villes en Israël
-  Colonies israéliennes
-  Contrôle d'Israël
-  Bases militaires



Colonies israéliennes en Cisjordanie, 2001